

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 320 - Novembre 2014 - 33^e année

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 5,50 €

FRANCE

BUDGETS 2015 : L'ÉCHEC ET SA POURSUITE J. LEWKOWICZ p. 3
COLLECTIF DES CINÉASTES POUR LES SANS-PAPIERS L.L. p. 5

MONDE

GUERRES AU MOYEN-ORIENT D. VIDAL p. 3
UKRAÏNE – ÉLECTIONS SUR FOND DE CRISE P. KAMENKA p. 2
PROFANATION FASCISTE À ODESSA B. FREDERICK p. 2

HISTOIRE / MÉMOIRE

OUVERTURE DU MUSÉE D'HISTOIRE DES JUIFS DE POLOGNE p. 3
LES CONSEILS JUIFS :
II. L'UGIF, UN JUDENRAT À LA FRANÇAISE (FIN) M. CLING p. 6

POINT DE VUE

Cycle 'ÊTRE JUIF AU XXI^e SIÈCLE'

ÊTRE JUIF AU XXI^e SIÈCLE P. COURTÈS p. 4
J'AI L'HABITUDE D'ÊTRE JUIVE M. ZEDERMAN p. 4

HOMMAGE À CHARLES DOBZYNSKI

POÈTE DE NOTRE TEMPS M. DELRANC p. 8
NOTRE AMI UJRE p. 8

LITTÉRATURE & POÉSIE

'LE CHIEN ERRANT' DE DAVID MARKISH J.L. p. 4
PATRICK MODIANO... PRIX NOBEL ! G.-G. LEMAIRE p. 5
AMIR OR ET MAZEN MAAROUF B. COURRAUD p. 5

CULTURE

CINÉMA: 'PATRIA OBSCURA', 'À LA VIE' L. LAUFER p. 7
THÉÂTRE 'RIEN DE MOI',
'LE MARIAGE DE M. WEISSMAN' S. ENDEWELT p. 7
LE CLIN D'ŒIL DE... N. MALVIALE p. 6

SOLIDARITÉ MONDIALE AVEC UN MONDE DE RÉSISTANCES

• avec les Kurdes de Kobané, qui résistent à la barbarie de Daesh.

• avec Munia Abu-Jamal, "voix des sans voix" du peuple noir, qu'une loi de l'Etat de Pennsylvanie veut bâillonner (*Revictimization Relief Act*).



Réfugiés kurdes

LA SUÈDE RECONNAÎT L'ÉTAT DE PALESTINE

• avec les Palestiniens, dont les terres sont l'objet d'une colonisation accélérée et forcenée qui suscite désespoir, colère et protestations (*voir en page 3*).

Luttant pour leur liberté, pour leur dignité, c'est aussi la nôtre qu'ils défendent.

Pour Mumia Abu-Jamal, pour Kobané, pour l'Humanité,

Pour la reconnaissance de l'Etat de Palestine,

Pour une paix juste dans la sécurité des peuples israélien et palestinien !

J. Lewkowicz

LUTTER CONTRE L'EXTRÊME DROITE

Editorial

A l'opposé des proclamations belliqueuses contre la finance internationale de sa campagne électorale de 2012, François Hollande et son gouvernement, dirigé par Manuel Valls, mènent une politique d'austérité dite « de l'offre » qui frappe les classes populaires et moyennes. Le chômage augmente, le pouvoir d'achat baisse, la protection sociale s'amenuise, l'Etat s'appauvrit, dégradant du même coup la qualité des services publics* tandis que les entreprises s'enrichissent grâce aux différents avantages qui leur sont consentis, sans pour autant créer d'emplois en contrepartie. Une telle politique ne peut que créer le mécontentement, y compris au sein du PS. Elle est présentée comme nécessaire pour satisfaire les normes européennes, qui ne sont d'ailleurs conçues que pour protéger les intérêts de l'oligarchie financière. Ce sont ces conditions imposées aux peuples européens qui génèrent un essor des mouvements nationalistes d'extrême droite européens lesquels, s'appuyant sur le mécontentement des populations, le détournent vers la haine de l'Autre, l'immigré, l'étranger.

En France, le *Front national* est celui de tous

les partis d'extrême droite européens qui a obtenu le meilleur score aux dernières élections européennes. Dans un contexte de banalisation de ce parti, permise par l'attitude des grands médias, la droite décomplexée professe des idées de plus en plus proches des thèses frontistes. Mais, au-delà, c'est tout un climat politique et idéologique qui est en cause dans notre pays si l'on pense au succès de l'ouvrage d'Eric Zemmour, d'un contenu guère supérieur aux conversations avinées d'un « café du commerce », ayant fait, pourtant, l'objet d'une scandaleuse promotion dans les grands médias et qui se caractérise par son sexisme et sa xénophobie. Et, que l'on songe à la manifestation de rue de janvier dernier où certains ont défilé aux cris de « *Juif, casse-toi, la France n'est pas à toi* », ou à la création d'un nouveau parti par les antisémites déclarés que sont Soral et Dieudonné, on conviendra que le climat s'alourdit sérieusement du fait de ces menées d'extrême droite.

Si cette extrême droite mérite vigilance et mobilisation, celle-ci ne saurait se faire sur des bases équivoques. Car s'il existe un soutien populaire à ces idées nauséabondes, cela s'ex-

plique par le désespoir qui saisit ceux qui ne voient pas de quoi l'avenir pourrait être fait, par la rage qui affecte ceux qui se sentent pris au piège d'une politique qui aggrave leurs conditions de vie et de travail. Or, il existe chez les partisans de l'actuel pouvoir la tentation de se présenter comme l'ultime rempart et le meilleur bouclier contre l'extrême droite, se préparant ainsi à rééditer l'escroquerie du « vote utile » en vue de faire taire toute opinion discordante à gauche de celle du gouvernement.

A l'évidence, il s'agit d'un mauvais calcul. Car si l'extrême droite prospère du désespoir des couches populaires, c'est à ce désespoir qu'il faut remédier par une politique prenant le contrepied de l'austérité et répondant aux grands besoins populaires en matière de chômage, de logement, d'éducation et de conditions de vie. Autrement dit, l'opposé de la politique actuellement menée et dont on ne saurait taire la critique au nom de la lutte contre l'extrême droite. Celle-ci ne saurait être mise hors d'état de nuire que par la mobilisation populaire la plus large pour la défense de la démocratie, des libertés et des grandes revendications économiques et sociales. ■ 28 octobre 2014

* Que nous sommes tous invités à défendre le 4 novembre

UKRAÏNE

UKRAÏNE : DES ÉLECTIONS SUR FOND DE CRISE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

par **PATRICK KAMENKA**

Les élections législatives anticipées, qui se sont déroulées le 26 octobre en Ukraine, sont le reflet, comme l'écrit *Le Monde*, d'un vote des citoyens « pour l'Europe et la stabilité ». Mais au-delà des apparences, la nouvelle majorité issue des urnes est globalement soudée sur un positionnement de surenchère guerrière face à l'est du pays.

La liste du président ukrainien Petro Porochenko est arrivée sans surprise en tête avec 22% des voix, talonnée par le parti du Premier ministre ultralibéral Arseni Iatseniouk (*Front populaire* 21%) et la formation *Samopomich* (11%) du maire nationaliste de Lviv, dont les rangs comprennent des combattants qui ont fait le coup de feu dans le Donbass. Sans oublier le parti *Batkivchtchina* de l'égérie de la Révolution orange, Ioulia Timochenko, dont le score est faible (5,8%), qui professe entre autres l'adhésion de son pays à l'Otan et compte parmi ses membres, Nadia Savtchenko, pilote

d'hélicoptère qui a combattu dans l'Est contre les séparatistes. Les listes ouvertement fascistes, comme celles du parti *Svoboda*, ou populistes, à l'instar du *Parti radical* d'Oleg Liachko, passent la barre des 5%, nécessaire pour être qualifiées dans le nouveau Parlement. Ainsi, Dmytro Iaroch, chef du groupe néo-nazi paramilitaire *Pravy Sektor*, élu dans la région de Dniepropetrovsk, fera son entrée au Parlement. Le PC ukrainien (3,9%) en revanche, pour la première fois depuis 1991 (indépendance de l'Ukraine), ne sera pas représenté à la *Rada* (13% en 2012). Il est victime d'une volonté de Porochenko d'interdire ce parti, accusé d'être la « cinquième colonne » des séparatistes de l'Est. De plus, ses militants ont été agressés et pourchassés par les éléments extrémistes.

Ceux-là même qui viennent de manifester violemment à Kiev, à l'appel de *Svoboda* devant le Parlement, pour faire reconnaître les membres de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne

de Stepan Bandera comme des combattants de l'indépendance ukrainienne lors de la Seconde Guerre mondiale (Bandera a combattu aux côtés des nazis contre les troupes soviétiques et les partisans).

La nouvelle coalition englobera les formations qui souhaitent un rattachement à l'UE sur des positions antirusse, et notamment pour en finir avec les républiques libres autoproclamées de Donetsk et de Lougansk, accusées par Kiev d'être soutenues par le Kremlin. Petro Porochenko, élu en mai dernier à la tête du pays, avait promis la paix mais aussitôt élu, il a lancé l'« opération antiterroriste » contre les habitants du Donbass, où les combats ont déjà fait 3700 morts et provoqué l'exode de centaines de milliers de personnes, fuyant les destructions et des conditions de vie désastreuses (manque d'eau, d'énergie, d'alimentation, etc.).

A la suite des élections du 26 octobre, quelles suites seront données aux accords de cessez-le-feu signés à Minsk

entre Moscou, Kiev, l'OSCE et les séparatistes ? Les combats se poursuivent dans le Donbass qui n'a pas participé aux élections mais où un scrutin est prévu le 2 novembre. La Crimée, ayant été rattachée en avril à la Russie, n'a pas voté. Soit un total de 5 millions d'électeurs qui n'ont pas été consultés.

Autre dilemme, alors que la production industrielle a chuté en un an de plus de 20% avec une inflation atteignant 17% sur cette même période, quelle sera la politique de la nouvelle coalition en matière sociale et économique ? D'autant qu'à l'approche de l'hiver, la crise du gaz avec la Russie risque de peser sur le sort des populations.

Une année après Maïdan, et à l'issue de ce processus électoral, quel avenir se dessine pour l'Ukraine, à la fois victime des clans oligarchiques en interne et, par ailleurs, devenue le jouet de rivalités géostratégiques ? ■

29 octobre 2014

PROFANATION FASCISTE À ODESSA

par **BERNARD FREDERICK**

Le 7 octobre des néonazis ukrainiens de *Pravy sektor* (Secteur droit) ont profané des tombes juives et deux monuments dédiés l'un, aux victimes de la Shoah, l'autre, aux Soviétiques exécutés par les Allemands, au cimetière de Tairovskoe à Odessa. L'information a été publiée par le site des *Izvestia* (<http://izvestia.ru/news>) sous le titre « *Le Secteur droit a déclaré la guerre aux Juifs à Odessa* » (« *Правый сектор объявил войну евреям в Одессе* »). Deux photos accompagnent le texte, on distingue des tombes sur lesquelles ont été peintes des croix gammées et la marque des SS.

Selon la même source, l'un des responsables de la communauté juive d'Odessa, Mykhaïlo Maiman, affirme qu'en un mois (septembre), plus de vingt juifs ont été victimes d'agressions de la part d'activistes de *Secteur droit*. Maiman se fonde sur les données du Bureau de Police du quartier Souvorov de la ville.

La communauté juive d'Odessa s'est adressée au *Congrès juif mondial* à New York, pour demander le désarmement et la dissolution de *Pravy sektor* ainsi qu'au président ukrainien Piotr Porochenko.

« *Notre mission est le désarmement des 'pravosek' et l'instauration de la paix à Odessa, qui a toujours été et sera tou-*

jours la ville la plus tolérante », déclare Mykhaïlo Maiman.

Déjà le 30 septembre, Nestor Choufritch, l'adjoint au maire, membre du *Parti des régions* (formation de l'ancien président Ianoukovitch, renversé par le coup d'État du 22 février), avait été tabassé par des activistes de *Pravy sektor*, alors qu'il quittait le siège de la Région d'Odessa. Rappelons que le 2 mai, les mêmes fascistes, dans la même ville, avaient attaqué une manifestation antigouvernementale et avaient incendié la Maison des syndicats ou s'étaient réfugiés des manifestants. Bilan : 41 morts.

L'an passé, après avoir vu des photos d'une cérémonie de réinhumation de soldats de la division SS ukrainienne « Galicie » à Gologory (Ouest de l'Ukraine), le Président du *Congrès Juif Mondial* (CJM), Ronald Lauder s'était adressé au patriarche orthodoxe de Kiev, Mgr Filaret : « *J'ai été horrifié de voir les photos [...] des jeunes Ukrainiens portant le redoutable uniforme SS avec des croix gammées clairement visibles sur leurs casques alors qu'ils transportaient les cercueils des membres de cette unité nazie, et les enterraient, après quoi ils ont tiré des salves d'honneur* ». Tout cela en présence de dignitaires religieux et d'un député du parti nationaliste *Svoboda*, Oleg Pankevitch.

On s'attend à ce que les néonazis fassent un carton aux législatives du 26 octobre, en particulier *Svoboda*, qui vient d'obtenir du président Porochenko que le 14 octobre, date de la fondation en 1942 de l'*Armée insurrectionnelle ukrainienne* (UPA) qui prêta main forte aux Allemands dans la Shoah par balles, soit désormais celle des « défenseurs de la patrie » (sic !).

Il est vrai que pour notre ministre des Affaires étrangères, Laurent Fabius, « *Le parti Svoboda est un parti plus à droite que les autres, [mais il n'est pas] d'extrême droite* ». Circulez, y a rien à voir ! ■

20 octobre 2014



2013. Réinhumation de SS ukrainiens

* http://www.worldjewishcongress.org/en/news/13869/wjc_urgues_ukrainian_orthodox_church_leader_to_act_against_glorification_of_nazi_soldiers

** Laurent Fabius, 11 mars 2014, France Inter

פּרעסע נאָוועלע
LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 4 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Coordination

N. Mokobodzki, T. Alman

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Taubas-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 28 euros

1 an 55 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

GUERRES AU MOYEN-ORIENT

Rarement le Moyen-Orient avait connu pareil chaos. Sur les ruines des « printemps arabes » – dont ne subsiste que l'espoir tunisien – se succèdent des guerres meurtrières, qui aboutissent à des résultats contraires aux objectifs qu'elles affichent.

Ainsi, cet été, pour la troisième fois en six ans, Israël a affronté le Hamas dans la **bande de Gaza**. Il a certes porté des coups très durs à la population : 2 200 morts, dont 70 % de civils et plus de 520 mineurs, 11 000 blessés et 110 000 sans logis, sans compter les destructions estimées à 5 milliards d'euros. Mais une des plus puissantes armées du monde n'en est pas pour autant venue à bout de la guérilla islamiste. Il en avait été de même lors des précédents conflits à Gaza, mais aussi, l'on s'en souvient, à l'issue de la guerre de 2006 contre le Hezbollah libanais.

La **guerre de Libye**, que Nicolas Sarkozy se vantait – avec Bernard Henri-Levy – d'avoir libérée, n'avait pas non plus atteint son but. Si à court terme l'intervention occidentale y a permis, et sans grand mal, d'en finir avec la dictature de Mouammar Kadhafi, à plus long terme elle a plongé le pays dans un désordre inextricable : depuis des mois, diverses milices islamistes se disputent le pouvoir dans les différentes régions, à défaut d'arriver à s'emparer de ce qui reste d'institutions nationales.

Avec **l'offensive contre l'État islamique (Daesh)**, le paradoxe est plus grand encore : l'Occident et ses alliés arabes font désormais la guerre au produit... d'une autre guerre – **l'invasion anglo-saxonne contre l'Irak**.

En déclarant sa « *mission accomplie* », George W. Bush, le 1er mai 2003, sur le pont du porte-avions *Abraham Lincoln*, avait vendu la peau d'un ours qu'il n'avait pas tué. Pis, la politique suivie par les États-Unis, après ses succès initiaux, a accentué la partition du pays et allumé la guerre civile en marginalisant les sunnites, jusque-là dominants. À la dissolution du parti Baas et de l'Armée de Saddam Hussein s'est ajoutée la formation de gouvernements majoritairement chiites et ouvertement sectaires.

En Syrie, un pouvoir également chiite – alaouite – réprime avec une violence inouïe une opposition majoritairement sunnite. Conscient de sa position minoritaire au début de la révolte populaire, Bachar Al-Assad a réussi à contraindre un mouvement populaire pacifique à se militariser et à entrer dans une logique ethnico-religieuse. Habilement, il a frappé l'opposition d'autant plus durement qu'elle était modérée, épargnant en revanche les islamistes durs du Front Al-Nosra, filiale d'Al-Qaida, et de Daesh.

Bref, d'un bout à l'autre du monde arabe, les mêmes causes provoquent les mêmes effets : la guerre étrangère combinée avec la guerre civile forme le terreau des actuelles radicalisations. La logique voudrait donc, non de déclencher de nouvelles croisades, mais d'assécher ce terreau en contribuant à la représentation démocratique de l'ensemble des communautés.

C'est sans compter avec les calculs purement politiques. Ainsi Barack Obama, pris à contrepied en plein retrait des trou-

pes américaines de la région, vient d'accepter ce qu'il avait refusé il y a un an. Comment ne pas réagir à la décapitation de citoyens américains ? Quant à François Hollande, nul n'ignore qu'il caresse le rêve illusoire de se refaire une santé en « chef de guerre »...

C'est également sans compter avec le complexe jeu d'alliances que supposerait un véritable front anti-Daesh. Il faudrait que Washington assume un partenariat avec Téhéran, que Tel-Aviv considère comme son ennemi numéro un. Il faudrait qu'Ankara vienne en aide aux Kurdes du Parti de l'Union démocratique (PYD), frère du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) que la Turquie réprime depuis des décennies. Et comment, en Syrie, combattre les djihadistes sans servir, de fait, le régime de Damas ?

Tant d'expériences désastreuses devraient amener à se poser une question plus profonde : peut-on encore gagner une guerre ? ■

* **Dominique Vidal** vient de diriger avec **Bertrand Badie** *Nouvelles guerres. L'état du monde 2015* (La Découverte).

La PNM reporte au mois prochain l'interview d'**Efraïm Davidi**, membre du Bureau politique du Parti communiste israélien :

« *Après Gaza, quelles perspectives ?* »

— dernière minute —

ISRAËL. De nouvelles implantations israéliennes à Jerusalem-Est suscitent la colère palestinienne ; un palestinien, soupçonné d'avoir blessé un militant de droite israélien, a été tué par la police israélienne. Le statut de l'esplanade des Mosquées est une source de tensions permanentes. ■

POLOGNE - MÉMOIRE

Les portes du **Musée de l'histoire des Juifs de Pologne**, entrouvertes en avril 2013 pour la visite de son architecture (façade en verre coupée par une grande brèche évoquant le passage de la mer Rouge par les Juifs), viennent de s'ouvrir définitivement, ce 28 octobre 2014, sur un parcours « *narratif* », selon la directrice des programmes, Barbara Kirshenblatt-Gimblett. Cette visite évoque, certes, l'horreur du génocide des juifs par les nazis et l'antisémitisme, mais aussi la richesse de la vie juive en Pologne.

Lors de cette inauguration par les chefs d'État polonais et israélien, Bronislaw Komorowski a affirmé que l'on « *ne peut comprendre pleinement l'histoire de la Pologne sans connaître celle des Juifs, comme on ne peut comprendre l'histoire des Juifs sans connaître celle de la Pologne* ». Reuven Rivlin déclarait : « *Le nom de la Pologne éveille la nostalgie et fait vibrer le cœur juif, même chez un Juif qui n'y est pas né* » et ajoutait : « *Même si les Juifs ont été arrachés à la Pologne, il est difficile voire impossible d'arracher la Pologne aux Juifs. On ne peut effacer une histoire aussi riche et douloureuse à la fois* ». Lukasz Mezyk, chef du service politique du site d'information 300polska.pl, venu à la cérémonie avec une kippa blanche sur la tête, l'assurait : « *A Varsovie, je peux aller partout avec elle, personne n'y fait attention* » et concluait : « *Tous ceux qui exagèrent l'antisémitisme polonais ont perdu aujourd'hui un argument de taille* ». Acceptons-en l'augure ? ■

BUDGETS 2015 : L'ÉCHEC ET SA POURSUITE

Le déficit (écart négatif entre recettes et dépenses) des budgets publics (État et organismes sociaux) devrait atteindre 4,4 % du PIB* cette année, la prévision pour 2015 étant quasi identique, bien supérieure au plafond de 3 % fixé par le Traité de Maastricht. Le gouvernement s'était engagé à ramener le déficit à ce niveau en 2015 mais n'estime plus que ce soit possible avant 2017.

Cet échec s'explique aisément. Le gouvernement a, en effet, décidé d'une politique de baisse du coût du travail (CICE** et Pacte de responsabilité). En conséquence, au cours des sept premiers mois de l'année, le produit de l'impôt sur les sociétés, prélevé sur les profits des entreprises, a diminué de 10 milliards d'euros, soit une baisse de 42 %. Les transferts ainsi opérés au profit des entreprises affaiblissent les recettes publiques sans pour autant développer l'activité puisque'ils diminuent la demande publique, rendant ainsi moins nécessaires

les emplois répondant à cette demande.

Le déficit budgétaire aurait pu être un facteur d'accroissement de la demande, surtout qu'il était assorti de très faibles taux d'intérêt rendant l'endettement peu coûteux pour les entreprises prêtes à créer des emplois. Malgré cela, la production industrielle est en baisse, la consommation stagne, l'investissement recule et le chômage augmente. C'est que les transferts aux entreprises ont été compensés par des prélèvements opérés sur les ménages : TVA et impôt sur le revenu. Le résultat final est une chute des recettes publiques de 6 milliards.

Ainsi l'État s'appauvrit et les bénéfices des entreprises augmentent, sans que ces dernières n'investissent ni n'embauchent. Il n'y a pas de raison d'espérer un changement tant que les revenus des salariés français n'augmenteront pas pour alimenter la demande dont les entreprises ont besoin pour créer des emplois, et que la demande dans le reste du monde n'évoluera pas.

Sur ce dernier point on notera que ce n'est pas l'Allemagne, principal client de la France (et réciproquement), dont l'économie est stagnante depuis deux trimestres, qui pourra jouer le rôle de moteur susceptible de mettre en mouvement l'ensemble de l'économie européenne.

Un constat aussi peu favorable devrait logiquement conduire à un changement de politique. Ce ne sera malheureusement pas le cas. Le projet de budget pour 2015 prévoit bien des allègements d'impôts pour certains ménages mais les dépenses publiques devraient baisser de 50 milliards. Autant de commandes publiques en moins à l'économie, alors qu'on estime qu'un euro de dépenses publiques en moins entraîne nettement plus qu'un euro de perte de PIB (ainsi que des emplois nécessaires à l'obtention de ces richesses). Cet effet récessif*** s'aggrave lorsque la diminution des dépenses concerne les dépenses de protection sociale ou les services publics destinés

par **JACQUES LEWKOWICZ**

aux plus démunis. En effet, ces derniers étant dépourvus de toute épargne, ne peuvent en aucune manière préserver leur consommation dont la chute est nécessairement égale à celle de la diminution de leurs ressources. Sont ainsi à incriminer, par exemple, les décisions envisagées de rendre les indemnités de chômage dégressives, de diminuer de six mois le congé parental, de mettre en cause l'universalité des allocations familiales, de baisser les subventions aux collectivités publiques : communes, départements et régions, et de ne pas remplacer les fonctionnaires prenant leur retraite.

Il y a fort à parier que cette aggravation de la politique antérieure continuera à susciter des oppositions grandissantes et des rassemblements qui devraient être porteurs d'avenir. ■ 14/10/2014

* Produit intérieur brut : somme des richesses produites par l'économie d'un pays au cours d'une période donnée

** CICE : Crédit Impôt compétitivité emploi

*** Récession : diminution répétée du PIB

« ÊTRE JUIF AU XXI^e SIÈCLE »

par PIERRE COURTÈS



Et je reviens de loin,
Et mon soleil est noir,
Chantait la longue dame brune
Noirs les foulards des femmes
Noires les jupes longues
Les costumes des hommes et les robes
Noire la burqa, la kippa et la trace de sang séché sur le mur
Tout ce noir qui veut nier, tuer les corps
Les faire disparaître trop lourds fardeaux à nos âmes malades
Nous sommes les nègres de nous-mêmes
Nos existences esclaves d'une putative transcendance
Être juif au vingt-et-unième siècle est-ce cela ?
Croire en un dieu est-ce cela ?
Dénier le droit d'exister à la grâce
Aux mouvements des corps
Aux ondulations de l'esprit en extase
Nier ce qui serait cadeau de dieu pour se rapprocher de lui
Se rapprocher de l'essence, devenir lui...
Quelle arrogance
Qui suis-je moi qui ne crois en rien
Si ce n'est à la fraternité des peuples et des individus
Moi qui veux croire encore au beau nom de camarade
Qui veux croire que la lutte peut nous unir là où la guerre divise
Qui ne peut oublier les M O I et le groupe Manouchian
Et d'où vous parler ? De quelle judéité ?
Tantes Sarah, Tantes Rachel si lointaines, inconnues
Est-ce une trace de ce sang maudit par la catholique Isabelle
Qui plante en moi son espagnole banderille ?
Tout est si loin, si diffus
Je ne vous appartiens pas plus que vous ne m'appartenez
Je vous aime pour ce que vous portez d'histoire
Cette ascendance qui m'inscrit dans la course folle du monde
Mais je ne suis pas vous, trop de temps a passé
Trop d'autres font ce que je suis
Peut-être est-ce l'oncle Lionel alors ?
Par la fraternité des camps, résistant, frère de douleur
Léchant la mort aux sueurs de son corps torturé ruisselant de souffrance
Pas plus.
Rejetés, incapables de comprendre, on ne l'a plus vu
Il n'a jamais voulu me connaître
Sa vie avait d'autres importances
Où est l'esprit des Lumières quand le soleil est noir ?
Spinoza aurait résisté à la mort de dieu dans les camps...
Les camps d'hier comme d'aujourd'hui ont tué dieu
Comment nier l'homme et laisser vivre sa créature
Comment croire en l'homme quand le soleil noir retourne
Et tourne pour nous manger encore et encore de son ombre ?
Être juif au vingt-et-unième siècle, n'est-ce pas refuser ?
Refuser d'être le bouc émissaire des pensées malsaines
Refuser d'être à son tour bourreau dans un cycle infernal
Reconnaître la souffrance en soi pour connaître celle de l'autre
Renvoyer toute accusation à la légalité
Se sentir fier et droit, vouloir le revendiquer
Refuser la mort d'une langue au profit d'une langue morte
Sauvegarder pour la richesse du monde
Ses multiples cultures, leurs multiples influences.
Promoteur du dieu unique le juif est divers,
Ashkénaze Séfarade Falacha d'autres encore
Moi qui ne suis rien et qui vous parle
Par l'empathie du Je par l'empathie du jeu
Je retrouve et me plonge dans les souffrances du monde
Dans ses doutes et ses élans je respire, humain, par l'humain
Je suis une élite et je me veux élu, je n'envie pas ton peuple
Je l'admire et le copie dans ce qui me grandit dans ce qui le grandit
Car c'est dans la haute idée de soi que le moi s'épanouit humblement
Je tends la main à l'autre et je lui dis, viens avec moi camarade
Être juif au vingt-et-unième siècle c'est offrir au monde en partage
Son histoire et sa culture, ses joies et ses souffrances
Être humain au milieu des hommes
Participer au grand élan de l'humanité par la richesse du savoir
Briser les murs de l'ignorance et faire tomber les murs de la haine
"Tout là-bas, quelque part, les hommes sont murés, et c'est le désespoir"
La sublime Barbara a commencé, je lui laisse respectueusement les mots de la fin
"Car, de les regarder, de les entendre vivre,
Avec eux j'ai eu mal, avec eux j'étais ivre,
S'il faut aller plus loin pour effacer vos larmes,
Et si je pouvais, seule, faire taire les armes,
Je jure que, demain, je reprends l'aventure,
Pour que cessent à jamais toutes ces déchirures"

NDLR Jacques Courtès, auteur, metteur en scène et comédien est également formateur, responsable du département Théâtre de l'Institut Supérieur des Arts de la Scène Rick Odums, Paris.



J'ai l'habitude d'ÊTRE JUIVE

par MICHELINE ZEDERMAN

Comédienne et metteur en scène



J'aime les *gehakte leiber* et le *gefилte fish* : j'étais juive au XX^e siècle, et je le suis au XXI^e siècle.

Ma fille aussi est juive. *Mazel tov* ! On est donc juif dans la famille de mère en fille. Et ce depuis longtemps : normal, les juifs remontent à la plus haute Antiquité. On les reconnaît à leur inégalité devant le yiddish : facilité pour les uns, obstination pour moi.

Gamine, je pensais que les juifs étaient bretons et vice-versa. C'est que mon père Jules évoquait parfois les Bretons avec qui il avait fait son service militaire, « *mes coreligionnaires* » disait-il. Il parlait aussi de Sholem Aleikhem. Tous les ans il allumait six bougies en souvenir des six millions de juifs exterminés par les nazis. Le 19 avril, il rappelait l'insurrection du ghetto de Varsovie. Ces émotions ne m'ont jamais quittée. Je les ai retrouvées lors de la consultation des registres des écoles du 13^e, pendant les dix années de pose de plaques à la mémoire des enfants juifs déportés du 13^e.

A la belote il comptait les points en yiddish, en trichant...

Mes parents étaient dans la confection. Qualité avant tout. Un jour ma mère a fait une boutonnière pour le cours de couture de ma sœur. Elle a eu une mauvaise note. Je la revois très élégante partant pour le bal de fin d'année de l'UJRE à Lyon.

J'ai gardé le goût des *shmatès**. A l'école primaire, j'étais jalouse de mes copines qui venaient en communiant voir la maîtresse dans la classe et les deux élèves laissées pour compte par le catholicisme. Dont moi. Je lisais leur catéchisme aux belles images. J'apprenais les prières. Je souhaitais avoir une robe blanche à dentelle. Mais je savais que chez les juifs ce n'était pas la mode.

Le goût des *shmatès* se transmet de mère en fille.

Un jour, je suis entrée dans une triperie pour acheter des pieds en gelée. Le commerçant ne savait pas ce que c'était, même quand je lui ai dit que cela s'appelait des *gallè**. Déception.

Dans les colonies de vacances de la CCE, j'ai appris *Le chant des partisans*. J'ai su par la suite qu'il y avait un chant des partisans juifs : *Zog nit keyn mol*.

Je suis une juive insuffisante mais j'ai l'habitude d'être juive.

J'attends le *dibbouk** qui parle yiddish et viendra me visiter. ■

* NDLR *shmatès* [yid.] : chiffons – *gallè* [yid.] : pied de veau en gelée – *dibbouk* [héb., yid.] : esprit malin qui prend possession de quelqu'un.

LITTÉRATURE

« LE CHIEN ERRANT » de David Markish

Expulsé de l'Union soviétique de Brejnev, le personnage principal, Vadim Soloviov (qui a, vraisemblablement, beaucoup à voir avec l'auteur, par ailleurs fils du grand poète yiddish, fusillé par Staline, Peretz Markish) entame alors un très vaste périple à travers le monde capitaliste. Il y mène, selon le titre même du livre, une vie de « *chien errant* ». Maniant avec beaucoup d'esprit et de virtuosité un humour sarcastique, il découvre un grand nombre des turpitudes de l'être humain. C'est, aussi, un plaidoyer chaleureux en faveur de la littérature, surtout celle qui ne peut s'accomplir. C'est, également, un voyage initiatique qui le mène de Vienne à Rome puis Paris, New York et en Israël. C'est partout la même déception qui peut se résumer dans la citation suivante : « *Ici règne la liberté, c'est juste, mais je ne sais pas quoi faire de cette liberté. Et là-bas, je savais quoi faire de mon esclavage : écrire. Et j'écrivais. Et ici, je ne peux pas* ». En désespoir de cause, il retourne en Union soviétique. Il y est accueilli par un chien. Cet être dont la figure symbolique traverse l'ensemble de l'ouvrage et qui représente cet animal domestique affectueux et fidèle qu'est devenu le narrateur au cours de son voyage.

Dans chacun des pays traversés, Vadim arrive avec ses stéréotypes et se trouve face à un ensemble de données fort différentes que lui présente la communauté des écrivains russes exilés. Ainsi, par exemple, concernant Paris : « *Parisiens légers, gourmets, noceurs, et gais lurons ! Minets et gravures de mode, paniers percés, beaux messieurs moustachus et beautés prodigieuses enveloppées de soie transparente ou bien tout à fait décolletées pour qu'on puisse les voir de tous côtés ! Descendants*

galants des mousquetaires du roi et des gardes du cardinal ... Vadim savait tout sur les Parisiens... »

Comme on peut en juger, le livre est écrit d'une plume alerte et même narquoise. Il s'en dégage un scepticisme certain à l'égard du miroir aux alouettes que constitue l'Occident selon son auteur. C'est le cas également en Israël. Si, d'ailleurs, tout au long du périple, la judéité est présente, elle n'est jamais centrale, contrairement à la littérature qui est l'objet même de la quête de l'auteur, tout en restant éternellement inaccessible. ■ JL

* David Markish, *Le chien errant*, traduit du russe par Brigitte Bernhaimer, Éd. L'harmattan, coll. Amarante, 276 p., 22,50 €

FRANCE



RÉGULARISATION IMMÉDIATE DES 18 GRÉVISTES du 57

Le Collectif des cinéastes pour les « sans-papiers » a pris sous sa protection les 18 grévistes du salon de coiffure 57, Bd de Strasbourg Paris 10^e et alerté les ministères de l'Intérieur, du Travail et de la Justice sur leur situation et les pressions intolérables qu'ils subissaient. Sans aucune réponse des trois ministères, le Collectif a décidé de réaliser un film, le quatrième en 20 ans, et de lancer une campagne nationale de soutien : « *Contre la traite des êtres humains, au nom de la dignité humaine, un état de droit se doit de protéger tous ceux qui travaillent sur son territoire* ». ■ LL

Signez la pétition : <http://www.collectifdescineastespourlessanspapiers.com>

PATRICK MODIANO, UN CURIEUX PRIX NOBEL !

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

L'Académie suédoise vient de décerner le Prix Nobel à Patrick Modiano « pour son art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation ». La nouvelle a fait l'effet d'un coup de tonnerre ! Patrick Modiano prix Nobel de littérature en 2014 ! N'eût été le précédent de Jean-Marie Le Clézio en 2008, on aurait pu dire que c'est un cas unique. Voilà un écrivain qui n'a pas son mot à dire sur le monde, la politique, le dérèglement climatique, la criminalité organisée ou les enfants sous-alimentés. Non, Modiano, sagement, se tait. Cela ne veut d'ailleurs pas dire qu'il est indifférent aux malheurs du monde et de la pauvre humanité. (...) Quoi qu'il en soit, Modiano est un pur romancier et il n'a guère quitté son registre de prédilection que pour co-écrire le scénario de Lacombe Lucien, le film de Louis Malle, ou ajouter des commentaires à des albums illustrés.

Son premier livre, *La Place de l'Étoile*, fit l'effet d'une bombe quand il parut en avril 1968, peu avant les événements qui allaient bientôt ébranler jusqu'aux fondements de la France. Ce roman vaut à son auteur le prix Fénelon. Pour son troisième roman, *Les Boulevards de ceinture*, il

obtient le Grand prix du roman de l'Académie française. Il a donc eu rapidement sa place dans la vie éditoriale parisienne.

La Place de l'Étoile rappelle les jours mauvais de l'Occupation allemande. Son héros, Raphaël Schlemilovitch, et plus encore son narrateur, passe pour un sale juif, un traître aux siens, qui rêve de devenir homme de lettres. Ce livre a une violence et une verve qu'on ne retrouvera plus dans aucun roman de Modiano. Les deux suivants sont dans la même veine, mais seulement pour la période historique : *La Ronde de nuit* (1969) dénonce sans l'air d'y toucher la capacité des écrivains à la petite semaine, des journalistes et autres intellectuels mercenaires à se mettre au service du pouvoir fasciste, pour obtenir des postes, des avantages, du pouvoir, de l'argent ; *Les Boulevards de ceinture* (1970) raconte l'histoire d'un membre de la Gestapo française qui finit par se retrouver à combattre dans une cellule de la Résistance.

La question de ce père juif venu de Caracas, une sorte d'aventurier italien qu'il veut réhabiliter à tout prix, malgré tout ce qu'on a pu lui raconter, est sans nul doute l'écharde dans la chair qui hante toute son

œuvre. C'est aussi ce qui rend sa naissance en 1945 aussi importante : il naît quand le III^e Reich immortel meurt. Quand tout est fini, qu'il ne peut rien faire. Mais il restera toujours le produit de cette période sinistre. Et, plus tard, il se sentira le devoir de redonner une vie à un nom, celui de *Dora Bruder* (paru en 1997), qu'un avis de recherche publié en 1941 déclare disparue. Il redonne avec une rare sensibilité et un amour profond une existence tangible à une jeune fille dont il ne savait rien et qui semble avoir été emportée par le vent, comme si elle n'avait jamais existé. Ce livre est sans doute le plus émouvant qu'il ait composé car il n'est plus question de lui, mais de ces Juifs qui ont été effacés de la surface de la terre dans la nuit et le brouillard.

La première phrase du dernier livre de Modiano (*Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*) en dit long sur sa façon d'envisager l'art romanesque : « Presque rien. Une piqûre d'insecte qui vous semble d'abord très légère. Du moins c'est ce que vous vous dites à voix basse pour vous rassurer. » Sa littérature, en règle générale, a mine de rien l'air d'une intrigue comme tant d'autres, d'une histoire un peu saugrenue mais sans beaucoup de résonances. Et

puis on se rend compte qu'elle engage non seulement le présent des personnages qui augmentent sans cesse, des intrigues qui se multiplient, des allers et retours dans le temps qui ne cessent de changer la signification du tout. Dans ce roman comme dans le précédent, *l'Herbe des nuits*, l'histoire initiale s'est dissoute imperceptiblement pour laisser place à une autre histoire.

Modiano paraît un gentil petit écrivain qui nous chante une chanson douce. Il semble poursuivre une gentille et médiocre tradition du roman français. En fait, c'est un formidable prosateur, qui dans ses histoires remet en jeu (au propre comme au figuré) la vérité de tous ceux qui l'intéressent et lui avec, l'héritier indirect de la société de cartes à jouer Modiano, sise à Trieste et fondée en 1868 par un certain Saul David Modiano, dont les aïeux vivaient à Salonique et dont les proches se sont dispersés dans le monde... ■

À lire Nadia Butaud, *Patrick Modiano* (livre-CD), Textuel, 2008 - Ouvrages de Modiano parus au Seuil et chez Gallimard (la coll. *Quarto* a réuni en un volume plusieurs de ses romans en 2013). Dernier roman paru : *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*, Gallimard, 160 p., 16,90 €



POÉSIE

par BÉATRICE COURRAUD

Les Éditions de l'Amandier présentent deux poètes contemporains dans leur Collection « Accents graves / accents aigus »* dirigée par Claude Ber et Laurent Citrinot.

LE MUSÉE DU TEMPS D'AMIR OR *

Dans son recueil *Le musée du temps*, Amir Or, poète israélien, s'interroge. De quoi est fait le monde ? Interrogation sur la langue, ce qu'elle recèle, décèle, recouvre, découvre :

(...)
*La Langue dit : il y a, il n'y a pas, il y a,
il n'y a pas. La Langue dit : JE.
La Langue dit : Laisse-toi dire,
laisse-toi toucher, viens donc dire
que tu as parlé.*

(La langue dit)

Amir Or parle à partir de la béance, ce qui a été et n'est plus, des traces abandonnées, de l'anéantissement. Avec des mots finement ciselés il exprime ce qu'il en est de la mémoire, de ce qu'il en demeure. Qui sont les barbares ? Le poème intitulé : *Les barbares (deuxième round)* s'inspire de *En attendant les barbares*, célèbre poème du poète grec du XIX^e siècle, Constantin Cavafy, qu'Amir Or prolonge de façon dramatique, car les Barbares sont arrivés, ils sont là :

(...)
*Comme annoncé dans la prophétie
les barbares sont venus
et ont reçu les clés de la cité des mains du roi.
Mais quand ils sont venus ils ont endossé
les vêtements locaux
et leurs mœurs sont devenues celles du pays ;
et quand ils nous commandèrent
dans notre propre langue
nous ne sûmes plus jamais quand
les barbares étaient venus vers nous.*

La langue du poète dit la difficulté d'être en ce monde. Elle est aussi une invitation à la vie, à s'asseoir dans *Le musée du temps*, à se laisser aller, être au plus près des choses simples, dans les gestes quotidiens, pour mieux résister et se retrouver. ■

UN ANGE SUR UNE CORDE À LINGE DE MAZEN MAAROUF **

Mazen Maarouf, poète d'origine palestinienne, a l'humour tendre et mélancolique. Il a l'allure d'un enfant sage, mais c'est en fait un drôle de bonhomme qui chemine avec la tête à l'envers, les pieds dans le ciel, et la voix comme une bulle. C'est un personnage fantasque, lunaire, pris de vertige, qui a le visage du Christ. Cet ange a cependant toujours son amour, sa « chérie », qui est là, quelque part sur la corde :

*Comme si le jour
bondissait sur ma tête avec une perche
comme si un homme
arrachait l'os de sa jambe saine
pour en faire une canne,
comme si un soldat
jouait avec un pistolet à eau
et un canard en plastique.
Et le gamin qui a longuement attendu
sa mère
c'est comme si elle était revenue sans mourir...
les gens sont aussi
comme ces poupées*

* Le titre de cette nouvelle collection dit la volonté d'Henri et de Laurent Citrinot de l'ouvrir aux multiples accents de la poésie contemporaine dans la diversité de ses formes, de ses chemins. C'est sous ce signe que se placent les choix éditoriaux, plus proche du lieu de rencontres, du croisement de routes, de ce zigzag qui dessine la marche de la poésie vivante, que sous celui d'une « ligne ». Ils ne se distinguent pas en cela de l'orientation générale de la Maison, où domine une volonté d'ouverture et de découverte. Une collection donne, cependant, un « accent particulier qui se construit au fur et à mesure et qui en fait l'identité ».

*Leurs dents tombent dans la machine à laver
pour enfler et faire de la mousse.
Et tout ce ravage
c'est comme...
parce que je t'aime.*

(Dépouillement sur l'herbe)

Le poète est grinçant, sa langue atteint le burlesque, l'absurde, on sent aussi chez lui une tendresse infinie pour l'humain déboussolé, sa voix porte un cœur débordant. Mais il y a de la tristesse dans le regard de Mazen Maarouf. On y perçoit la nostalgie de ses origines, la Palestine, la difficulté d'être au monde, dans le quotidien, et pour dire cette tristesse et son « dépaysement » il invente un monde magique, avec son côté merveilleux et tragique à la fois, proche de l'univers des surréalistes, avec des métaphores qui sont du domaine du rêve. Des rêves dansant sur une corde à linge.

*Je marche...
non pas pour marcher...
mais pour assouvir le désir de mon ombre
l'accompagner
pendant qu'elle flâne.* (Désir)

* Amir Or, *Le musée du temps*, traduit de l'hébreu par Aurélia Lassaque et Jacques Rancourt, Ed. Amandier/Poésie - Accents graves/Accents aigus - 2013, 72 p., 12 €. Né à Tel-Aviv en 1956, Amir Or, auteur d'une douzaine de recueils de poésie traduits dans une cinquantaine de langues et présents dans de nombreuses anthologies, est lauréat de plusieurs prix de poésie israéliens et internationaux.

** Mazen Maarouf, *Un ange sur une corde à linge*, traduit de l'arabe par Samira Negrouche, Ed. Amandier/Poésie - Coll. Accents graves/Accents aigus - 2013, 100 p., 12 €. Né en 1978 dans une famille de réfugiés à Beyrouth, Mazen Maarouf, qui a publié *Notre chagrin ressemble à du pain* en 2000 et *L'appareil à photos ne capte pas les oiseaux* en 2004, publie régulièrement articles et critiques littéraires ou artistiques pour des journaux et des revues arabes. Il vit actuellement en Islande.

II. L'UGIF : UN JUDENRAT À LA FRANÇAISE (SUITE)

(Les Conseils juifs : suite du n° 319)

Les dirigeants de l'UGIF, se demande André Kaspi « (...) ont-ils été des « collaborateurs », les victimes de leurs propres erreurs, ou bien des héros ? ». Des héros ? Pourquoi pas ? Un rabbin de New York, enseignant dans un établissement catholique, ne juge-t-il pas Pie XII digne de recevoir la médaille des Justes ? Selon l'historien, ils jouaient un double jeu, mettant sur pied ou laissant faire des activités de résistance ; à cette époque, personne n'aurait été complètement coupable ou complètement innocent dans les organisations juives. On ne saurait mieux noyer le poisson, à savoir la responsabilité de l'institution, qu'en confondant ceux qui siégeaient à Vichy, fréquentaient la Gestapo et facilitaient la politique nazie, et ceux qui, au péril de leur vie, combattaient l'Occupant et ses complices français - y compris juifs - par la presse clandestine, le sabotage et l'action armée. Le recours à de tels tours de passe-passe témoigne de la faiblesse de l'argumentation. Mais les faits sont têtus.

Il convient d'abord de distinguer les diverses motivations des personnes, de l'organisme créé par la Gestapo pour servir la politique hitlérienne. Sur le plan personnel, qui peut sonder les reins et les cœurs ? Il s'agit de cas d'espèce. Sur le plan historique, les notables français qui ont accepté de diriger l'UGIF portent une très lourde responsabilité. Leur action charitable, elle-même discutable concernant les ressortissants immigrés, ne peut les en exonérer. Les secours fournis aux plus démunis, financés principalement par des fonds spoliés, servaient de couverture à ce qui était leur véritable raison d'être : aider à la mise en œuvre de la « Solution finale », celle de tous les *judenrats*. Rappelons que ces dirigeants, comme les 915 membres du personnel de l'UGIF (zone Nord), détenaient une « carte de légitimation » qui les mettait à l'abri de toute arrestation ou déportation, eux et leur famille, ce qui prouve à la fois leur dépendance et combien ils étaient nécessaires à la réalisation des projets nazis.

L'institution apparaît clairement pour ce qu'elle est quand Eichmann fait venir de Vienne ses deux spécialistes de confiance que sont Israélowicz et Bibertstein (anciens membres du *judenrat* de Vienne) pour les installer au sein de la direction de l'UGIF. Le premier sera son interlocuteur avec la Gestapo avant qu'il ne lui fasse confier en 1942 la direction du bulletin « Informations juives », qui diffusé à tous les juifs, prêchait la soumission (on peut s'étonner, au passage, du peu d'intérêt accordé par nos historiens patentés à cette importante publication). C'est à l'UGIF qu'incomberont, entre autres responsabilités, les préparatifs matériels pour Drancy en vue des futures rafles : étiquettes pour les enfants

du Vel' d'Hiv ; rétention des informations préalables concernant ces rafles ; police juive à l'intérieur de Drancy ; établissement de listes des assistés ; création de viviers d'orphelins « bloqués » dans ses quatorze établissements, où la Gestapo pourra venir puiser pour compléter ses convois, comme les enfants d'Izieu, et plusieurs centaines de petites victimes en juillet 1944.

Les résistants juifs des organisations communistes ont dénoncé dès l'origine l'opération politique nazie et pétainiste, l'accusant de « camoufler la terreur » ; ils ont stigmatisé « les laquais et les traîtres de l'UGIF (qui) les aident dans cette besogne et continuent d'endormir

la vigilance », préconisant au contraire l'organisation de la défense, le passage à la clandestinité et à l'action : « *Entreprise de mouchardage et de spoliation créée par la Gestapo* », « *Pas un sou pour les traîtres de l'UGIF* », pouvait-on lire par

exemple dans *Notre voix* du 20 juin 1943, et le 14 juillet : « *Le bandit Brunner s'est fait délivrer par les traîtres de l'UGIF la liste de tous les vieillards et surtout des enfants se trouvant dans leurs institutions.* »

On sait que les résistants attaquèrent parfois leurs bureaux pour détruire ces listes, comme à Marseille en décembre 1943, à Lyon en janvier 1944 ; à Bruxelles, ils s'emparèrent de milliers de fiches avec noms et adresses ; à Amsterdam, un résistant juif communiste abattit un dirigeant du *judenrat*. Enfin, pendant l'insurrection de Paris, des unités armées de la milice populaire juive occupèrent les bureaux de l'UGIF et arrêterent le président Georges Edinger qui fut incarcéré à Drancy.

Il est significatif qu'hormis l'ouvrage important de Maurice Rajsfus et l'intéressante thèse de Jacques Adler², la seule étude notable parue en France depuis la guerre soit la thèse de Michel Laffitte publiée en 2003³. Mais Jacques Adler consacre toute leur place à l'UJRE et aux organisations résistantes d'immigrés, alors que l'auteur de cet ouvrage au demeurant estimable qu'est *Juif dans la France allemande*⁴ adopte à leur égard une attitude tendancieuse. Il fournit certes au lecteur une documentation impressionnante, mais enfermée dans le cadre qu'il a choisi, et propose une conclusion assez décevante qui tient en six pages seulement, sur un total de cinq cents.

Annette Wiewiorka, qui est l'auteure de la préface⁵ est plus explicite : selon ses assertions, l'UGIF n'a pas rempli les objectifs dévolus par la Gestapo, limités

par elle à une « structure homogène » (en passant sous silence l'objectif principal) ; elle n'a pas procédé au fichage des juifs (en jouant peut-être sur le mot, car des fiches ont bien été utilisées) ; elle n'a pas procédé à la distribution des étoiles jaunes (accusation étrange dont la source n'est pas mentionnée, mais *quid* des brassards jaunes ?) ; elle a tenté de secourir une communauté privée de ses moyens d'existence (voir plus haut). L'accusation majeure de Maurice Rajsfus et Jacques Adler, qui porte sur la défense prioritaire des juifs français aux dépens des immigrés, est oubliée. Enfin, l'ouvrage s'inscrit en faux, selon Annette Wiewiorka, contre les écrits d'Hanna Arendt sur les *judenrats*, « loin du débat qui a déchiré la communauté juive et les historiens », en focalisant sur la réalité quotidienne des responsables de l'UGIF dont la marge de manœuvre était

« si mince ». Mais précisément, pourquoi la Gestapo leur en aurait-elle laissé une plus grande ?

Concernant l'angle adopté par Michel Laffitte, à savoir l'analyse des perceptions, de la sensibilité et de la conscience de ces hommes et de ces femmes, il est indéniable qu'elles furent très diverses et très complexes, dans ces circonstances exceptionnelles et souvent dramatiques. « *Dans ce nouvel ouvrage, constate l'auteur de la préface, qui s'en félicite, les institutions s'estompent au profit des hommes* »⁶. Mais l'essentiel réside ailleurs, on l'a vu : c'est bien la responsabilité fondamentale de l'instrument hitlérien qu'ils ont dirigé. A l'opposé, Jacques Adler avait répondu il y a près de vingt ans : « *En définitive, c'est sur ses actes que doit être jugée l'UGIF, et non sur les intentions ou sur*

les justifications de ses dirigeants. »⁷. Annette Wiewiorka se montre plus royaliste que le roi puisqu'elle justifie totalement les dirigeants de l'UGIF, alors que la plupart de ses défenseurs se bornent à parler d'engrenage fatal, de guet-apens, de piège, d'aveuglement, etc., et qu'André Kaspi reconnaît lui-même qu'après 1943, « *l'UGIF est devenue l'instrument de la Gestapo* »⁸.

Crise sur le gâteau et signe de déchéance, s'il en était besoin : lorsque deux détenus s'évadèrent du camp de Drancy le 22 juillet 1943, l'UGIF, sommée de les retrouver, demanda au gouvernement de Vichy d'obtenir leur extradition de la Suisse, où on les croyait réfugiés.

On a vu que la polémique est loin d'être apaisée, contrairement à ce que pense Michel Laffitte. Comment pourrait-elle l'être ? Elle porte sur des enjeux à la fois historiques et actuels trop importants pour les parties en cause : la responsabilité du judaïsme officiel français dans la continuité des années 30, puis concernant le rôle de l'UGIF sous l'autorité du Consistoire⁹. D'où l'attitude de leurs héritiers actuels, à savoir l'*establishment* mémoriel, financier et politique juif. De toutes les sciences humaines, l'histoire est bien la moins objective. ■

1. André Kaspi, *les Juifs pendant l'Occupation*, éd. Seuil, Paris, 1991, p.325

2. Maurice Rajsfus, *Des Juifs dans la Collaboration, l'UGIF 1941-1944*, éd. EDI, 1980, et Jacques Adler, *Face à la persécution*, éd. Calmann-Lévy, 1985 (ouvrage tiré de la thèse soutenue à Melbourne, Australie)

3. Voir aussi Michel Laffitte, *Un engrenage fatal*, éd. Liana Levi, 2006 (ouvrage tiré de sa thèse, publié avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, sous la direction d'Annette Wiewiorka, sa directrice de recherche).

4. Michel Laffitte, *Juif dans la France allemande*, éd. Tallandier, 2006, 526 p.

5. Op. cit., pp. 9-12

6. Ibid., pp. 9-10

7. Op. cit., p. 104

8. Op. cit., p. 338-339

9. A preuve le cas emblématique de Jacques Helbronner, président du Consistoire, lié à la famille Rothschild, ami de Pétain qu'il a rencontré vingt-sept fois avant juin 1941.



Des enfants juifs dans une maison de l'UGIF à la veille de la déportation



Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

DE L'OBSCUR À LA CLARTÉ

Patria obscura de STÉPHANE RAGOT (2014)

« *Qui êtes vous ?* » Cette question, le cinéaste Stéphane Ragot la posait aux autres pour son travail de photographe documentaire, jusqu'au jour où il a ressenti le besoin d'interroger lui-même sa propre identité. Là commence l'idée de ce film qui chemine de l'introspection au récit familial et à l'Histoire. La violence du choc provoquée par la restauration en France du discours sur l'*identité nationale* et l'agglomération de ces deux derniers mots à celui d'immigration dans un même ministère a catalysé pour Ragot le désir de construire, non pas une certaine image de la France, mais une image certaine. Ainsi est né un projet de cinéma (*Patria obscura*) et de livre (*Patria lucida*), soit de l'obscur et de la clarté (du latin *lux*, lumière et *lucidus*, clair).

L'enquête du cinéaste à travers bifurcations, traverses, croisements, entrelacs s'élargit au-delà des territoires des origines d'un siècle de famille Ragot, au mythe national.

Si les hommes écrivent l'Histoire, les femmes la font, elles qui sentent mieux qu'eux la douleur, la honte, et les secrets qu'impose, sur plusieurs générations,

l'enfantement d'un bâtard dans un obscur hameau de France. Et ces non-dits, ces trous, ces silences dans la généalogie traquée par Stéphane Ragot dessinent bientôt la cartographie des guerres du siècle dernier.

D'abord la Grande et sa boucherie infâme, où le soldat était soumis à une discipline de fer et à des sanctions sévères pour le moindre geste autonome. Là mourut quelque part dans la bataille de la Somme, Albert, mari de Berthe laquelle ne pourra faire le deuil de son corps explosé et porté disparu. Puis surgit l'évocation de la Deuxième Guerre mondiale : un arrière-grand-père enterré parmi les vestiges du massacre d'Oradour, village martyr et fantôme, puis deux grands-pères, Pierre le légionnaire reconverti, chose troublante, en boucher et Paul le parachutiste. Médailles, honneurs militaires, commémorations... et on repart pour les guerres coloniales. Mais la photographie révèle des ombres portées sur la gloire nationale : l'horreur des Gueules cassées de la Grande Guerre et, plus tard, l'image d'un camp de jeunesse où Paul marchait aux accents de la révolution

nationale « *travail, famille, patrie* »...

Ailleurs, clarté sur un coin du roman national. Stéphane Ragot filme un étrange défilé avec en tête une banderole CGT sur la route de campagne déserte qui mène au cimetière de Boisselle. Des migrants sans-papiers viennent se recueillir sur les tombes de ces bataillons de zouaves et spahis tunisiens, marocains, algériens ou tirailleurs sénégalais, « *Morts pour la France* ».

Stéphane Ragot devenant acteur citoyen sur l'écran, accroche dans nos rues des portraits de celles et de ceux qui font par leur diversité la richesse de la nation et de la République. À l'heure où le *Front National* ravive le mythe d'une Jeanne d'Arc étrangère à celle de Péguy ou de Dreyer, ce geste signe celui d'une conscience historique édiflée par l'exploration du passé et décidée à agir sur le temps présent.

Si le montage du film, son mouvement d'ensemble et sa cohérence construisent la conscience de l'Histoire par trois niveaux de mémoires (personnel, familial, national), une question essentielle

parcourt le film quant au sens et à la nature des images et de leur devenir comme traces.

La photographie argentique produisait à travers l'illusion de leur présence, le souvenir des disparus, du passé et de ses émotions, mais que seront demain les traces que nous laisseront les images de l'ère numérique et comment par le triomphe de leur caractère éphémère et pléthorique se construira la conscience de l'histoire de ce temps-là qui est le notre ? ■

NDLR En complément du film, sortie du livre de Stéphane Ragot et Pierre Bergounioux, *Patria lucida* aux éd. Bord de l'eau, 30 €



ON Y PARLE DE LA NAÏE PRESSE

Dans le film « *à la vie* » de Jean-Jacques Zilbermann (sortie fin novembre), le spectateur qui l'ignorerait apprendra que notre journal, fondé en 1934 sous le nom de *Naïe presse* (yiddish), reparut dans l'après-guerre et comptait alors des lecteurs dans le monde entier... enfin presque ! En tout cas, cela était vrai pour l'Europe et les Amériques. ■



(À lire dans notre prochain numéro)

theatre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

« RIEN DE MOI » de l'auteur norvégien ARNE LYGRE

Une mise en scène puissante et belle de Stéphane Braunschweig pour dire les méandres de l'amour

Les phrases courtes, concises, expriment la contradiction des sentiments, un être là au monde. Le style est épuré. Chez Arne Lygre, tout passe par les mots prononcés : ce sont eux qui font naître les personnages, les actes, les images. Tout passe par la pensée. Pas par l'action. Il est particulièrement difficile de mettre en scène une œuvre comme *Rien de moi*, d'y faire advenir des personnages, une présence, un vécu. D'ailleurs, les personnages ne sont pas nommés : c'est « moi », c'est « lui », c'est « ex ». Il n'y a pas de je, c'est « dit-il ».

Stéphane Braunschweig qui mène un compagnonnage avec Arne Lygre — c'est la troisième pièce qu'il monte de lui — a fait un travail particulièrement remarquable avec « *Rien de moi* » qui est l'une de ses pièces les plus prégnantes, les plus bouleversantes. Les acteurs sont éblouissants : pour eux aussi, un vrai mérite que de donner du corps et de la vie, de la mort aussi, de l'intérieur des mots dans le dépouillement et la retenue les plus extrêmes, tout en y faisant advenir une certaine violence et contingence de l'amour. Leur jeu est dans l'anticipation de ce qui advient. La trame que dessine Braunschweig est celle-ci :

Une femme (Chloé Réjon) vient de rencontrer un homme plus jeune. Elle s'installe chez lui, un appartement vide comme une page blanche. « *Ils se lient l'un à l'autre à travers les mots qu'ils se disent* ». Les figures du passé troublent leur relation symbiotique (Luce Mouchel est poignante dans le rôle de la mère de « moi » puis de « lui », exprimant un amour qui est tout autant destructeur). Il y a un enfant mort, un mari, un autre enfant. De son côté à lui, une relation dont il ne veut

plus parler. Il y a le danger que chacun fait courir à l'autre dans cette relation : la perte, les blessures, les conquêtes. Il y a les projections vers le futur et les retours vers le passé. Braunschweig dit qu'ils se projettent dans leur vie : « *Moi et Lui décrivent / inventent / commentent / créent leur nouvelle vie ensemble.* »

Parfois l'on songe à Bergman, parfois à Rohmer. La scénographie de Braunschweig, et l'éclairage, avec ces murs blancs, ce vide du plateau, et ce bleu du canapé, rappelle les fjords, tout en étant un peu un écran où se projettent les spectateurs qui remplissent ce vide et se glissent dans ces trous laissés par le langage ; cela crée

aussi la distance, l'éloignement, l'hésitation, la séparation. Chaque tableau-séquence s'ouvre et se ferme et se remplit : « *l'été* » où il n'y a rien, « *l'hiver* » un matelas et une valise, « *des jours isolés* », un canapé et un poster, « *peu après* » dans un coin avec l'ancien mari, « *quelques années plus tard* » le vide avec un carré noir, la séparation, « *maintenant* » avec l'eau sur le plateau, le voyage en bateau, l'anéantissement.

Cette représentation, d'une délicatesse extrême, fruit d'un travail d'acteur et de mise en scène impressionnant, est magnifique. Elle nous accompagnera longtemps. ■

Théâtre de la Colline, Paris, 01 44 62 52 52, jusqu'au 21 novembre.

Théâtre de la manufacture, Nancy, du 2 au 5 décembre.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE... juif

*Le mariage de M. Weissmann**, inspiré du roman de Karine Tuil, *Interdit***, nous entraîne au centre de l'humour juif et fait voler en éclat nos appuis identitaires.

M. Weissmann a intégré sa judéité depuis longtemps. Comme pour un certain nombre de juifs ashkénazes, il s'agit d'une judéité culturelle : des grands-parents venus d'Europe de l'Est, la fuite des progroms, les camps de concentration, une empreinte culturelle et culinaire, des traditions.

Mais pour Saül Weissmann, tout bascule lorsqu'à l'âge de 70 ans, il rencontre Simone Dubuisson, une femme juive plutôt moche qu'il doit épouser dans la pure tradition religieuse. Il ne peut fournir les documents nécessaires pour prouver sa judéité. Le jeune rabbin orthodoxe décrète que le prétendant au mariage n'est pas juif selon la loi de Moïse et que par conséquent il ne peut se marier avec Simone Dubuisson. Désormais habitent dans la tête de Saül un juif et un non-juif. S'ensuit une série de rencontres insolites qui traversent sa crise identitaire. Sur le ton de l'absurde, de la déri-

sion et de l'humour noir, les répliques sont truculentes : « *Dieu n'est pas venu à Auschwitz, pourquoi serait-il venu à mon mariage* » ; « *je suis circoncis ... ce n'est qu'un début de preuve* » ; « *mes parents sont morts en déportation ... ce n'est pas une preuve* », « *j'ai vécu en tant que juif pendant 70 ans et ce rabbin me dit qu'il n'y a qu'une seule façon d'être juif* » ; « *dans certains regards je suis juif, dans d'autres je ne le suis pas* »...

Le thème est fort pertinent et parle aussi de l'Étranger. C'est jubilatoire et bien rythmé. Les trois comédiens de talents, Jacques Bourgaux (M. Weissmann), Mickaël Chirinian, Bertrand Combe sont formés à bonne école pour jouer tous les rôles. La mise en scène de Salomé Lelouch est cocasse et fine. ■

* **Théâtre La Bruyère** 01 48 74 76 99

** **Karine Tuil**, *Interdit*, Editions Grasset, 2010, 148 p.

CHARLES DOBZYNSKI, POÈTE DE NOTRE TEMPS

par MARIANNE DELRANC-GAUDRIC



Charles Dobzynski est l'un des grands écrivains français contemporains ; on ne le présente plus aux lecteurs de la PNM.

Poète, journaliste, essayiste, romancier, traducteur, sa vie est intimement liée à celle du XX^e siècle, mais par l'écriture et la réflexion, il s'est également projeté dans le XXI^e siècle. Il a évoqué sa vie dans certains de ses livres, comme *Je est un juif, roman* ou *Ma mère, etc.*, dont nous avons rendu compte ici-même*.

Né en 1929 en Pologne, enfant d'une famille modeste réfugiée en France, il ne dut son salut, en 1942, qu'à un réflexe poétique, la réminiscence fulgurante d'une chanson qui lui fit répondre au policier venu les arrêter, lui et sa mère, et qui lui demandait où il était né : « *Moi, je suis né dans le Faubourg Saint-Denis* ». Le policier répondit : « *C'est bon, je reviendrai !* ». D'une famille de résistants, Dobzynski a pris part, encore adolescent, à la Libération de Paris puis a remplacé son père dans l'atelier familial de tricot, mais sa vocation était l'écriture.

La rencontre avec Paul Éluard, puis avec Elsa Triolet, le confirme dans cette voie. Cette dernière salue « *une poésie généreuse comme la jeunesse, vivante de chacun de ses vers avec ses racines profondes qui plongent dans la tradition poétique, et ses cimes qui frôlent l'avenir* : »** Elle l'intègre au mouvement de « *La Belle Jeunesse* », qu'elle lance cette même année. Ses poèmes sont publiés dans *Les Lettres françaises* et Aragon le fait entrer à *Ce soir* puis aux *Lettres*. Il y est critique de cinéma, sous le pseudonyme de Michel Capdenac, et fréquente les plus grands artistes du septième art. Parallèlement, il collabore à

d'autres revues : *Action poétique*, *Europe*, dont il devient le rédacteur en chef et où il tient une rubrique de poésie, révélant les œuvres les plus diverses, du monde entier, avec un enthousiasme et une sagacité toujours renouvelés.

En même temps, il écrit des poèmes : impossible de citer toutes ses œuvres, mais ce qui les caractérise, c'est la variété : poésie de haute volée, complexe, ou poésie légère, humoristique, en prise avec le siècle, comme ces « *Jeans* », démarqués des « *Djinns* » de Victor Hugo, que j'ai souvent fait lire à mes élèves, et qui les réjouissaient... Il peut aller du retour sur soi à la réflexion sur le monde contemporain, les deux étant liés, ou à la rêverie surréaliste et à la projection dans l'avenir. Passionné de sciences, ami du grand astrophysicien et écrivain Jean-Pierre Luminet (auteur de livres sur Copernic, Tycho Brahé...), il a intégré à sa poésie des réflexions sur l'univers. Ses livres transgressent les genres : la poésie se fait roman, ou inversement ; elle peut être très brève ou longue, suivre des formes différentes, mais toujours élaborées, en vers ou en prose, comme dans *L'Escalier des questions* (L'Amourier, 2005), illustré par Colette Deblé. Parmi ses œuvres les plus connues : *Notre amour est pour demain* (Seghers, 1951), *L'Opéra de l'espace* (Gallimard, 1963), *Capital terrestre* (EFR, 1975), *Table des éléments* (Pierre Belfond, 1978), *Corps à réinventer* (La Différence, 2005), *À revoir, la mémoire* (Phi, 2006), *Le Baladin de Paris*, avec des photos de Louis Monnier (*Le Temps des cerises*, 2012). Charles Dobzynski obtient le Prix Goncourt de la Poésie en 2005 pour

l'ensemble de son œuvre. Il est aussi l'auteur de nouvelles, comme *Couleur mémoire, nouvelles* (rééd. Nykta 1997) préfacées par Miguel Angel Asturias, ou *La Surprise du lieu* (La Différence, 2006), ou *Le Bal des Baleines & autres fictions* (Orizons, 2011), un de ses derniers recueils, qui se situe entre poésie, fantastique et science fiction.

Un autre pan de son activité est la traduction. C'est lui qui révèle en France l'importance de la poésie yiddish avec son anthologie *Le Miroir d'un peuple* (Gallimard 1971), rééditée à plusieurs reprises. Il doit à sa mère la connaissance de ces grands poètes, comme Peretz Markish, dont l'exécution sous Staline l'indignait. Il a traduit également, entre autres, Maïakovski (*Le Nuage en pantalon*, éd. Le Temps des cerises, 1997), Nazim Hikmet (*C'est un dur métier que l'exil ; Paris ma rose et autres poèmes*, même éditeur, 1999), Rilke (*Sonnets à Orphée*, éd. Messidor, 1989), Yannis Ritsos (*L'arbre de la prison et les femmes*, Éditions d'Art, Athènes, 1962), la revue d'avant-garde yiddish *Khaliashtra* (Lachenal & Ritter, 1988).

Son dernier livre en deux volumes, *Un four à brûler le réel* (T. I : *Poètes de France* et T. II : *Poètes du monde*) témoigne du même désir de faire connaître au plus grand nombre les poètes du monde entier, présentant chacun en quelques pages essentielles et vives, citant des vers significatifs.

Charles Dobzynski est aussi l'un des fondateurs, avec Jean Ristat, de la Société des amis d'Elsa Triolet et Aragon, qu'il a présidée durant plusieurs années. Il a créé la revue *Faites entrer l'infini* en 1986, dans un format

inhabituel, très élégant, avec une belle mise en page de François Féret, et il a eu l'idée d'en illustrer chaque numéro par les œuvres de grands artistes comme Kijno, Jiri Kolar, Melik Ouzani, Fenosa, Bazaine, Abidine. Je me souviens des réunions du comité de rédaction, animées et joyeuses, et de son exigence de qualité, qui se conjuguaient avec sa gaîté et son humour, son goût des mots, du trait d'esprit, du witz cher à Freud. Il a également apporté devant l'Équipe universitaire de recherches interdisciplinaires sur Elsa Triolet et Aragon de précieux témoignages sur les *Lettres françaises*, sur Elsa Triolet, sur Aragon, sur le mouvement de « *La Belle Jeunesse* ».

Communiste de cœur, mais indigné par la dérive stalinienne des pays socialistes, constatant « *le naufrage généralisé de cette forme de pouvoir politique qui usurpa le nom de socialisme* », comme il le dit à propos de Maïakovski dans son dernier livre, c'est par la poésie, l'écriture, que Dobzynski a voulu changer le monde en mieux. On peut dire de lui ce qu'il écrit à propos de Yannis Ritsos : « *S'il demeura conscient d'une lutte à mener en faveur de la libération humaine, c'est par la fonction spécifique du langage poétique qu'il entendit la conduire* » (*Un Four à brûler le réel*, T. 2, p.241).

Éloignons donc notre tristesse en lisant ses œuvres : elles nous font passer par toutes les couleurs des émotions, elles nous donnent à rêver et à penser ! ■

* PNM n° 288 (09/2011) « *Être ou ne pas être* » à propos de « *Je est un juif, roman* » et PNM n° 316 (05/2014) « *Charles Dobzynski : 'Ma mère, etc., roman'* ».

** *Les Lettres françaises*, 14 décembre 1950 « *Charles Dobzynski enfant du siècle* »

CHARLES DOBZYNSKI, NOTRE AMI

C'est peu de dire que la disparition de Charles Dobzynski, un immense vide impossible à combler, nous attriste. Amoureux de la littérature, de la poésie et de la culture yiddish, il sut en restituer pour le lecteur français toute la diversité et la richesse. C'est avec beaucoup d'émotion que j'évoque sa mémoire de manière totalement subjective en m'arrêtant sur deux livres essentiels : la monumentale *Anthologie de la poésie yiddish, 1870-1970*, *Le miroir d'un peuple* et *Le monde yiddish : Littérature, chanson, arts plastiques, cinéma, une légende à vif* où l'auteur se révèle un prodigieux transmetteur de mémoire de la culture yiddish.

Dans l'*Anthologie*, il évoque magistralement la *yiddishkeit* (yiddichéité, si l'on veut) et les caractéristiques de la poésie yiddish, puis présente un vaste ensemble de poèmes représentatifs du

kaléidoscope de ses auteurs. Nul besoin d'insister sur la difficulté de faire passer toute leur charge affective et émotive en langue française. La réussite est complète. Parmi ces perles, je citerai l'évocation de l'amour maternel dans le très beau poème d'Itzik Manger, *Sur la route un arbre* (qui inspira la célèbre chanson *Oyfn veg shteyt a boyim*), véritable défi à la traduction si bien relevé par notre ami :

*Qu'il est dur lever les ailes,
Trop de choses, trop
Tu mis sur le corps, ma mère,
Du fragile oiseau.*

*Et tristement je regarde
En ses yeux si beaux,
Son amour même m'empêche
Devenir oiseau*

Dans *Le monde yiddish*, Charles Dobzynski élargit ce travail et englobe toutes les formes de la culture yiddish, débutant par la poésie et les chansons puis évoquant avec brio toutes ses formes artistiques. Au-delà d'une simple description, chaque œuvre est située dans son contexte historique et très finement analysée, véritable plaidoirie faite de sensibilité et d'émotion, pour mieux nous inciter à comprendre chaque facette de cette culture.

Il faut lire ou relire le chapitre consacré à l'œuvre de Peretz Markish, brillant poète moderniste, fondateur de la revue *Khaliashtra*, emblème de la renaissance de la culture yiddish dans les années 1920 et assassiné par Staline en 1952. Charles Dobzynski, évoquant son grand poème *Le Monceau*, écrit :

« *'Le Monceau', c'est le kaddish prononcé pour tous les morts des temps passés, mais aussi pour tous les morts à venir dont les os et les cendres s'entasseront en Pologne et en Allemagne. Kaddish à la fois pathétique et polémique, cérémoniel et blasphématoire, qui rejette la loi des hommes en même temps qu'il déverse ses sarcasmes sur la loi de Dieu :*

*O mont Sinaï.
Le Roi-monceau te recrache à la
face les Dix-Commandements !* »

Oui, avec la disparition de Charles Dobzynski, nous pleurons celui qui fut, parmi bien d'autres mérites, un très grand défenseur de la culture yiddish. ■

Jacques Lewkowicz
Président de l'UJRE

NDLR On relira avec intérêt l'article de Charles Dobzynski paru dans la PNM n° 266 de mai 2009 « *Sholem Akeichem aurait 150 ans* ».